Robespierre

Jean-Pierre Gross

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1017>

DOI : 10.4000/ahrf.1017

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Pierre Gross, « Robespierre », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 322 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 23 juillet 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1017>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Robespierre

Jean-Pierre Gross

RÉFÉRENCE

John Hardman, Robespierre, série Profiles in Power, Longman, Londres et NewYork, 1999, 236 pages.

- 1 Depuis le colloque d'Arras en 1993 et celui de Winchester en 1994¹, tous deux consacrés à la pensée politique et à la carrière révolutionnaire de Robespierre, on aurait pu espérer le moment venu d'une réévaluation critique du personnage dans sa dimension historique, ou tout au moins d'un bilan des recherches et des réflexions les plus récentes, qui permette de poser quelques jalons. Tel n'est pas encore le cas, à s'en tenir à cette étude de John Hardman, ancien maître de conférences de l'université d'Edimbourg, œuvre de vulgarisation, destinée aux écoles et aux facultés, et qui prend place dans une vaste collection comprenant des études sur Richelieu, Pierre le Grand, Atatürk, de Gaulle et Gorbatchev.
- 2 L'ouvrage de Hardman n'est pas à proprement parler une biographie de Robespierre, mais plutôt une étude sur l'exercice du pouvoir terroriste, analyse minutieuse non de ses discours, souvent « inintelligibles (par endroits) » pour le lecteur moderne, mais de son action politique au sein du Comité de salut public et au bureau de police en l'an II. L'auteur laisse donc de côté le fond de la pensée de Robespierre, notamment sa doctrine économique et sociale, pour braquer le projecteur sur les moyens par lesquels s'instaura sa dictature personnelle et sur les rouages du régime policier qu'il dirigea à partir de floréal, comme si tout le cheminement intellectuel de Robespierre n'avait d'intérêt qu'à la lumière de cette finalité, n'était en quelque sorte que le prélude de son aboutissement, la Grande Terreur.
- 3 Sans doute les colloques de 1993 et 1994 ont-ils eu tendance à privilégier le verbe aux dépens de l'action, et Hardman a eu l'ambition louable de cerner celle-ci. Il n'en reste pas moins que, vu à travers le prisme des douze derniers mois de sa vie, le réformateur égalitaire est éclipsé par l'apologiste de la Terreur, ainsi que par le pontife de l'Être

suprême, dont le culte, institué en pleine répression, revêt fatalement l'aspect d'une idéologie « régénératrice », imposée par la force. En voulant incarner « la république de la vertu », Robespierre aurait exercé un pouvoir idéologique fondé sur la puissance de la communication et de la propagande, et se serait arrogé tous les droits sur l'éthique et la citoyenneté, notamment celui de reconnaître les « patriotes » et de désigner les « traîtres ». L'image qui en ressort est celle d'un grand manipulateur, dont le pouvoir quasi absolu repose sur l'intimidation.

- 4 Il faut néanmoins rendre hommage à Hardman pour avoir su mettre le doigt sur les mécanismes du pouvoir révolutionnaire, en dépeignant avec brio l'entourage parisien de Robespierre, la poignée de fidèles centrée sur la famille Duplay, ainsi que le réseau jacobin élargi qui, en province, permet à l'appareil policier de fonctionner (on relèvera une analyse remarquable du rôle de Herman, des frères Payan, des jacobins lyonnais « amis de Chalier »). Par le biais de ce qu'il appelle « la faction de Robespierre » (pp. 102 à 118), Hardman nous montre comment cette *nomenklatura* avant la lettre a rendu possible la mise en œuvre du gouvernement d'exception, c'est-à-dire d'un régime essentiellement *minoritaire*. L'auteur voit dans cette faction la quintessence de la *militant tendency*, de l'extrémisme institutionnalisé qui l'emporte sur la majorité silencieuse. Quitte à dénaturer le radicalisme de Robespierre... Celui-ci fut-il réellement un maximaliste sanguinaire, ou un homme piégé par la politique de la corde raide ? Un manipulateur cynique et soupçonneux, ou un homme tiraillé par ses scrupules, victime consciente de ses maladresses ? S'il préconisa un moment, à l'instar de Chalier, l'emploi des armées révolutionnaires, que Hardman compare à la *garde rouge* chinoise, Robespierre ne s'est-il pas vite ravisé, en alertant ses collègues montagnards en mission, dès le 4 frimaire an II, du danger que présentait un tel moyen de coercition, susceptible de « devenir une force de terreur, dont l'on abuserait contre la liberté même » ?
- 5 Quand un auteur s'appliquera-t-il enfin à étudier chez Robespierre non sa volonté de puissance, mais sa soif de justice ? Si un tel recadrage s'impose, c'est qu'aux yeux de ceux qu'il nommait « le peuple », sans-culottes des villes et des campagnes vivant du fruit de leur travail, dont il défendait inlassablement les intérêts, Robespierre incarnait non la *culture politique*, mais la conscience sociale de la Révolution. Par moment, dans le texte sombre de Hardman, perce un rayon de lumière : l'Incorruptible comparé à Necker, page 11 ; son amitié avec Pétion et l'importance que les deux hommes attachaient aux Droits de l'homme, page 23. Toujours est-il que sa vision d'une société régie par la justice et l'égalité des droits est systématiquement rapetissée, au profit de basses considérations tactiques, ou pour mettre en évidence sa prétendue « supériorité morale », perversion même de l'idéal démocratique. Ne conviendrait-il pas plutôt de prendre très au sérieux l'image sciemment cultivée par Robespierre lui-même ? Celle d'un *avocat des pauvres*, qui mobilisa dans un premier temps les savetiers et les cordiers de l'Artois, et dont le rayonnement se propagea rapidement au-delà des confins de sa province natale ? Si l'inconnu des États généraux fut bientôt adulé à l'échelle nationale, avant même la chute de la monarchie, n'est-ce pas parce qu'il y avait un contenu à son « idéologie » et que son message civique et social, relié par les clubs et lourd de conséquences pour l'avenir, fut perçu et compris par l'homme de la rue ? N'y aurait-il pas intérêt à préciser le sens qu'il attribuait, dès 1791, au mot « vertu » ? Cela nous aiderait à élucider « l'énigme » robespierriste et à dépasser la lecture réactionnaire d'un Croker ou la caricature simpliste d'un Carlyle, dont Hardman assure ici la pérennité. Certes, de nos jours, Robespierre le démocrate ne mobilise plus guère les

esprits. Mais si un Jean Jaurès a pu rêver d'aller s'asseoir à ses côtés sur les bancs des jacobins, il n'est pas sans intérêt de savoir pourquoi.

NOTES

1. Colin Haydon et William Doyle (Editors), *Robespierre* (Actes du colloque tenu à King Alfred's College, Winchester, en juillet 1994), Cambridge University Press, Cambridge, 1999, 292 pages.